Les familles de conteurs

KARINE MAZEL-NOURY

Une invitation à dépasser les clivages qui, trop souvent, semblent vouloir opposer les prétendus « gentils conteurs » et les « conteurs rock'n roll ».

Il y aurait dans notre grande et belle famille des conteurs, deux courants. Certains disent qu'ils s'opposent et qu'il y aurait en quelque sorte à choisir son camp, chacun étant convaincu de sa supériorité sur l'autre.

Il y aurait d'un côté « **les gentils conteurs** » qui racontent de belles histoires avec une affectation et un sérieux qui confine au ridicule. Ces « gentils conteurs » ont en commun une musique de parole, douce et gentille. Leurs phrases sont assez longues, parfois lyriques et décrivent invariablement la même courbe sonore en decrescendo. Ils utilisent des formules de langage telles que « marche aujourd'hui marche demain, c'est en marchant qu'on fait les chemins » ou « Jean a grandi », pour faire un saut de dix ans dans le temps. Leurs images et leur langage se ressemblent et ils racontent exclusivement des contes traditionnels. Ils leur confèrent un pouvoir presque magique et se sentent les gardiens d'un trésor menacé. Quand ils leur arrivent de raconter des récits de vie contemporains, ils se sentent obligés de justifier leur universalité.

De l'autre côté, il y aurait « **les conteurs rock'n roll** » qui racontent avec une ironie et une dérision qui finit par devenir pathétique. Ces « conteurs rock » ont en commun une musique de parole nerveuse et hachée. Leurs phrases sont de courtes salves entrecoupées de pauses quasi systématiques. Ils aiment les noms de leurs personnages au point de les répéter au début de chaque phrase et de le renforcer avec le pronom personnel. Cela donne quelque chose du genre : « *Depuis qu'il était petit, Jean n'aimait pas les souris. Jean, il avait 30 ans aujourd'hui, mais Jean n'était pas content. Jean, il aurait voulu…* ». Ces conteurs aiment les récits contemporains et urbains et s'ils puisent dans le répertoire traditionnel, c'est souvent pour faire des versions tournées en dérision ou remises dans un contexte contemporain.

Y aurait-il en germe une querelle entre « anciens et modernes » dans les arts du conteur et de l'oralité ? Aurons-nous l'intelligence de nous hisser au-dessus de ces visions clivées et réductrices pour **nous relier les uns aux autres dans un respect et un intérêt mutuel ?**

POINTS DE VUE

Nouveau conte, le débat est ouvert

Les réactions à l'article de Karine Mazel-Noury, « Le *nouveau conte* », paru dans le numéro 59-60 de *La Grande Oreille*, sont nombreuses. Retrouvez dans ces pages et sur notre site quelques-unes d'entre elles. Voici les quatre premières réactions.

Le conteur doit-il sacrifier sa liberté pour accéder aux plateaux des théâtres ?

Bruno de La Salle

J'ai eu le grand plaisir de découvrir le texte « nouveau conte » que vient de nous offrir Karine Mazel-Noury. Il témoigne d'un fort désir de partage de réflexion avec chacun de nous. Évidemment, je me sens concerné par sa question : comment le conteur peut-il être mieux perçu et respecté par ceux qui devraient l'aider à vivre, c'est à dire, et en premier lieu, les programmateurs de spectacle ? Pouvons-nous être mieux perçus collectivement et répondre au positionnement d'une nouvelle génération de conteurs, qui, sans renier le passé, veulent être identifiés comme nouveaux et originaux ?

Si j'ai bien compris la proposition de Karine, il s'agit, plus particulièrement, de défendre et de distinguer le conteur qui désire jouer, raconter sur une scène de théâtre plutôt que, par exemple, dans une bibliothèque ou dans tout autre lieu convivial. Pourquoi pas ? Sur ce point, et sans préjuger du reste de ma brève contribution, le titre de « nouveau conteur » me semblerait plus adapté que celui de « nouveau conte » et ceci pour plusieurs raisons. La plus simple, c'est que le mot « conteur » jouit, dans l'esprit de nos concitoyens, d'une image commune à tous, et d'une estime plus favorable que celle du mot « conte » qui, comme le vous savez, est d'abord perçu comme un genre littéraire qui n'a pas besoin d'être défendu et qui, de surcroît, s'adresse en priorité aux enfants, ou bien encore aux amateurs des traditions rurales et régionalistes.

Karine évoque dans son texte l'aspect littéraire, mais aussi oral du métier de conteur, ainsi que la notion d'auteur qui lui revient. J'en suis heureux. La littérature orale, avant de se distinguer par son oralité, est tout d'abord de la littérature. Écriture et oralité étant toutes les deux menacées, c'est un même combat, une même cause. Écrire, parler ou chanter sont des actes qu'il nous appartient de défendre bec et ongles et sans distinction.

Mais d'abord, en quoi, hormis la limite impérieuse de la narration dans l'acte de raconter, le conteur se distingue-t-il de l'écrivain, du dramaturge, du comédien, du chanteur et des autres artistes dont le maniement de la langue est la principale activité ? Il se distinguait, autrefois et dans de nombreux pays, par une garantie de transmission, un répertoire, de grandes capacités d'adaptation et sa convivialité. Le conteur populaire, et souvent itinérant, disposait en lui-même d'un matériel de récits et de manières de raconter qui lui permettait de répondre à plus de situations et d'interlocuteurs qu'aucun autre art de la parole ne le permettait. C'est encore vrai aujourd'hui.

Pourquoi et comment se fait-il que cette pratique du conte, dont on pensait qu'elle était devenue complètement obsolète dans notre monde urbanisé, se manifeste si puissamment ? La première de ces raisons, c'est que ceux qui n'étaient pas encore conteurs ont su, de toutes les manières possibles et dans des lieux très différents, se faire reconnaître comme tels

et utiles. La seconde, c'est que le besoin d'entendre des histoires était si nécessaire qu'auditeurs et conteurs se sont révélés les uns aux autres. Sans ce besoin, il n'y aurait pas eu de conteurs, et sans conteurs, il n'y aurait pas eu d'auditeurs ni de programmateurs.

La situation du conteur en spectacle s'inscrit dans une recherche différente. Il ne répond pas encore parfaitement à ce besoin du « spectateur » de voir. Si le conteur s'engage sur une scène, il doit être vu, sinon son travail n'est pas estimé comme suffisamment spectaculaire, excepté pour un public averti. Cette situation distingue celui que l'on vient voir de celui que l'on vient entendre. Le conte, le récit oral populaire reste, le plus souvent, un « récital », et se distingue du spectacle. Celui-ci s'inscrit alors dans les arts et les métiers du théâtre, de la danse, de l'opéra. Il court le danger de perdre son titre de conte et ses interprètes, celui de conteur.

Je voudrais savoir si « ces nouveaux conteurs », ce « nouveau conte », tels que Karine les envisage, s'inscrivent bien dans cette notion de spectacle. Si c'est le cas, nous aurions un grand besoin de disposer ou d'inventer une manière d'être spectaculaire, sans doute nécessaire, sans pour autant oublier ce qui fait distinguer un conteur des autres expressions artistiques. Quelle serait la forme spectaculaire d'un conteur ? En quoi se distinguerait-elle fondamentalement des formes des autres arts dont on sait, par ailleurs, qu'ils utiliseront, si nécessaire, des histoires à leur profit sans scrupule, ni connaissance, ni reconnaissance pour la narration et le récit ?

La question n'est-elle pas, pour le conteur, de revenir de façon manifeste à la source de la parole narrative, de l'originalité du conteur, de l'engagement dont il témoigne, de la solidarité qu'il établit entre lui et son auditeur, de sa musique verbale, avant de la décorer d'autres attributs artistiques qui pourraient empêcher et cacher l'importance d'une volonté collective d'entendre une histoire ensemble ?

Ne faudrait-il pas réfléchir avec soin à la nature des propositions et des formes que le nouveau conteur va offrir à ses auditeurs-spectateurs en dehors du fait qu'il raconte ? N'est-ce pas plutôt dans ce qui caractérise une parole narrative élaborée que ce conteur de demain peut se distinguer des autres formes, quitte à ne pas prétendre à des auditeurs pléthoriques ? N'est-il pas, comme l'ont toujours été les conteurs, responsable d'un récit collectif qui deviendra plus tard le récit à travers lequel ses compatriotes se reconnaîtront ? Ses propositions n'ont-elles pas pour objectif de semer la graine du récit d'où pousseront plus tard de multiples formes qui en seront des déclinaisons ? L'engagement du conteur n'est-il pas, dans cette façon de s'envisager, citoyen ?

Il y a, enfin, une spécificité du conteur d'aujourd'hui qui le distingue des artistes du XX^{e} siècle. Ce siècle s'est présenté systématiquement avec les attributs de la nouveauté. Ces attributs, bien nécessaires à la mode vestimentaire, ne sont pas forcément aussi légitimes quand il s'agit d'un langage commun qui doit rassembler. Bien que rien ne soit permanent, le conte, dans ses usages anciens, s'efforce de rassembler, de faire un grand écart entre tradition et modernité, entre hommes et femmes, enfants et adultes, étrangers et autochtones, morts et vivants.

Une autre spécificité du conteur, qui va dans le même sens, c'est de coudre les hommes et les choses ensemble pour sans cesse les repriser. Ainsi le conteur devient, comme les contes nous le disent, un couturier. À l'intérieur de lui, comme à l'intérieur d'un tonneau le vin, les paroles vieillissent bien. C'est dans les vieux ou dans les tout nouveaux, dans l'innocence de leurs découvertes, que l'on peut trouver les meilleures paroles. Par sa contribution à la circulation incessante des histoires et leur oxygénation, le conteur est nécessaire à ses contemporains et à sa société. N'est-ce pas assez respectable ?

Enfin, une dernière question avant de boire un verre : faudrait-il abandonner la liberté de raconter où l'on veut et pour qui l'on veut et avec les récits et les manières que l'on veut pour être admis à raconter sur des plateaux de théâtre ? Ce plaisir de scène est-il suffisant pour nous priver de cette liberté joyeuse et providentielle d'honorer les demandes, quelles qu'elles soient, qui nous sont offertes ?

Je me sens coupable, en m'exprimant ici, de ne pas avoir toujours eu l'audace de trancher du côté des vrais besoins et des vrais choix quand j'en avais la possibilité. Je regrette de ne pas y avoir assez souvent répondu sous prétexte d'être « dans le vent ».

Merci Karine de cette occasion que tu nous as donnée de réfléchir à l'avenir de notre discipline.

Bravo !

Yannick Jaulin

Texte très complet, très fouillé. J'avais, par le passé, fait la distinction entre conteur de patrimoine de transmission et conteur artiste. Le terme « nouveau conte » me va moyen ! Bravo, on manque d'outils théoriques dans notre pratique : ton texte en fera partie.

Nouveau conte… contre ancien conte ?

Nathalie Leone

L'article de Karine Mazel-Noury vient à point pour nommer l'évolution actuelle de notre discipline. Nous sommes à un tournant, alors que le nombre de conteurs augmente et qu'en revanche les réseaux et les structures de diffusion ne changent pas, et même, crise oblige, diminuent ou même disparaissent. Dans ce contexte, les préjugés publics qui pèsent depuis longtemps sur le conte – discipline pour les enfants, genre semi-amateur – deviennent difficiles à supporter pour des artistes qui aiment leur art, y travaillent à longueur de journée et ont à cœur de le partager avec le plus grand nombre.

Les salles de spectacle, quand, rarement, elles programment un conteur, tronquent, modifient l'affiche en remplaçant « conteur » ou « conteuse » (mot qui ferait fuir !) par des expressions cache-misère. On peut voir sur les affiches : « théâtre-récit », mais aussi : « acrobate verbal », « jongleur(euse) de mots »… Dans la foulée, pourquoi pas : « paraphraseur(euse) de l'impossible », « capteur(euse) de merveilleux », « verve farouche » ou « torpilleur de phonèmes ». Bref, nous sommes sur la crête d'une falaise douloureuse qui peut sombrer dans le ridicule. Il est urgent que le « conte » sorte de ces préjugés.

« Nouveau conte » semble donc une bonne direction pour le « conte scénique », dans la mesure où le mot « conte » y est bien là et bien assumé, et « nouveau » pour créer une secousse salutaire, et passer les « défenses sémantiques » des programmateurs de scènes équipées.

Du coup, s'il s'impose, ce terme gagnera à être employé souvent, pour qu'il s'agisse vraiment d'un mouvement, et non d'un caprice passager.

En revanche, quand on ajoute un adjectif, on ajoute du même coup un contraire, et il ne faudrait pas que « nouveau conte » s'oppose à « ancien conte ». Nous pouvons, comme le dit Karine, ajouter et retrancher. Nous sommes les mêmes, sur un plateau de 12 m^2, ou sur un espace de 1 m^2. Les moyens changent, mais nous portons, à la base, un récit qui peut redevenir un fil nu. Et je trouve justement particulier et riche à l'art du conteur cette souplesse d'accordéon qui nous unit autour de notre héritage commun… les contes.

L'appellation nouveau conte ne doit pas être que formelle !

Gigi Bigot

La question posée par Karine est une vraie question. On ne se pose pas la question du théâtre, de la chanson, du cinéma, des clowns, de la marionnette, du cirque, de la musique, de la danse, etc. Du conte, oui ! Il a effectivement bien du mal à sortir des clichés enfance et vieillot dans la tête des programmateurs et du grand public. Alors que faire ?

On a parlé de Renouveau du conte, dans les années 80, lorsque le conte a entamé une reconversion après quelques décennies de quasi-disparition. Nous nous sommes appelés néo-conteurs au moment où cette évolution s'opérait. Ce qui est à craindre aujourd'hui, c'est que l'appellation de *nouveau conte* ne soit que formelle dans la mesure où elle n'accompagne pas, en même temps, une nouvelle pratique. L'appellation de nouveau cirque est apparue parallèlement à la naissance de quelque chose de fondamentalement différent de l'ancien cirque, si différent qu'on ne pouvait plus le nommer comme avant. Le terme a accompagné la pratique. Ils sont nés ensemble, en même temps, par nécessité.

Si, cependant, nous pensons que les programmateurs sont frileux par fidélité aux clichés dont souffre l'art du conte, alors pourquoi ne pas essayer cette formulation dans les plaquettes de présentation ? Je ne sais pas. Je pense surtout qu'il faut trouver mille occasions de montrer notre travail. Les chemins de reconnaissance sont mystérieux. Les programmateurs ne vivent pas que dans leurs théâtres, ils sont aussi à des rendez-vous militants, festifs et/ou associatifs, en tous cas, là où on ne les attend pas forcément.

Alors contons, comptons sur le conte, il compte sur nous !
Et s'il n'est pas mort, peut-être qu'il vit encore…
Grâce à qui ? Aux conteurs d'aujourd'hui, pardi !

INFO

Retrouvez cet article sur lagrandeoreille.com et réagissez à votre tour en ligne.

Quand la lueur des contes éclaire notre lanterne

KARINE MAZEL-NOURY

« À La Lueur des Contes » a proposé, les 10 et 11 février derniers, un colloque sur le thème de la mémoire et de la transmission. Karine Mazel-Noury y était et nous le raconte.

Nathalie Léone et Karine Mazel-Noury.

« *De tout temps, le récit des faits a été plus important que les faits eux-mêmes, il s'est transmis bien au-delà des traces visibles des événements. Les conteurs et conteuses sont des passeurs de mémoire, ils contribuent à la circulation orale du patrimoine narratif de l'humanité et perpétuent une tradition millénaire. Artistes, ils se nourrissent des histoires pour entrer dans un processus de création. En quoi les contes et les mythes sont-ils indispensables pour éclairer, nourrir et enrichir les relations humaines ?* »

Telle était l'entrée en matière donnée par Mapie Caburet, initiatrice et organisatrice du colloque. Je propose ici un écho à ces nombreuses et belles paroles, je partage avec vous la trace laissée par elles dans ma mémoire, elle sera donc partielle, partiale et subjective.

Mémoires individuelle et collective

Le premier intervenant, Joël Candau, anthropologue, professeur à l'université de Sophia Antipolis, nous a proposé une intervention extrêmement riche sur les mécanismes et le fonctionnement de la mémoire afin de s'interroger sur la notion, finalement relative, de mémoire collective.

Dans la mesure où cette mémoire collective n'a pas de localisation précise, elle est difficilement observable et objectivable. Seuls les faits auxquels elle se réfère sont objectifs. Or le récit qu'une personne fait d'un événement est toujours à la fois oublieux, partiel, et augmenté de points de vue et sentiments personnels. Cela donne lieu à une multiplicité de discours autour d'un même événement. La question se pose de savoir si